

Pacôme Thiellement

ÉCONOMIE ESKIMO
le rêve de Zappa

Quatrième de couverture et frontispice : Jean-Christophe Menu

© Éditions M.F.
premier tirage, mai 2005
www.editions-mf.com

MF

r é p e r c u s s i o n s

à Aïda Labib & Hervé Thiellement

Les événements se déroulent selon une sinistre logique.

La musique de Frank Zappa s'est introduite dans mon histoire autour de mes treize ans et, comme un sinueux serpent, s'est enroulée en spirale dans mon cœur pour y sécréter sa goutte de venin-sève. Son trésor ? Le visage menaçant de Miss Christine Frka sur la pochette d'Hot Rats, sortant de ce que je croyais être une tombe, et n'est en fait qu'une piscine vide.

Le roman de cette romance, ou plutôt son sous-texte, pourrait être l'image dans le tapis d'Henry James. De ce roman court, dont la légende veut qu'il ait été le fruit d'une vengeance de l'auteur contre les tacherons qui chroniquaient hâtivement ses livres, on peut tirer une nouvelle maladie critique – remplaçant avantageusement l'ancienne – celle d'interpréter trop profondément l'oracle :

« Mon petit stratagème court d'un livre à l'autre et en comparaison, le reste de l'œuvre n'est qu'un jeu de surface. L'économie, le style, la construction apparaîtront peut-être un jour aux initiés comme l'image parfaite de mon intention. »

Ce livre est le fruit de mes noces avec cette image.

Chapitre 1.

NI PAR TERRE, NI PAR MER

En août 1818, John Ross et son équipage, qui comprend deux bateaux, l'Isabella & l'Alexander, débarquent dans le Grand Nord, aux environs du pôle magnétique. Soudain, des cris se font entendre. John Ross et son équipage tendent l'oreille et prennent pitié. *Qu'entendent-ils ?* Les premiers cris des premiers eskimos qu'ils rencontrent ne sont pas des cris de surprise, ni même des cris d'hostilité : ce sont des cris de terreur. *Mais que disent-ils ?* Ils disent : « Non ! Non ! Allez-vous en ! » *Mais pourquoi disent-ils ça ?*

Ni par terre, ni par mer, tu ne trouveras le chemin qui mène chez les Hyperboréens. Les humanistes de la Renaissance attribuaient aux « Pygmées du Nord » une grande férocité dérivant de la légendaire destruction des établissements Vikings du Groenland vers le milieu du douzième siècle. Pourtant, une fois rassurés, les eskimos se révèlent être charmants, et ne cessent de rire et de se moquer d'eux-mêmes. Ils attendrissent immédiatement John Ross qui ne voudra ni les détruire ni les réduire en esclavage. Du reste, personne, même la plus sombre crapule, n'en aurait rien fait. Si c'est l'évidente richesse des peuples les plus anciens et les plus éprouvés, les peuples amérindiens et noirs, qui a causé leur perte, si c'est leur inépuisable beauté et l'incomparable équilibre de leur culture qui a rendu les civilisés assez jaloux pour les

détruire ou les réduire en esclavage, la société eskimo a un statut très particulier : elle est la seule qui n'ait pas fait assez envie ou honte pour être décimée, la seule dont la joie dépende de facteurs tellement radicaux, climatiques comme éthiques, qu'ils ne pouvaient être réappropriés sans mal.

Les Grecs en avaient eu la vision fabuleuse et précise. C'était celle d'un peuple vivant dans l'extrême septentrion, aimé d'Apollon et renommé de par le monde pour son bonheur et sa ténacité. *Ultime Thulé*. Les Hyperboréens existaient, prouvant – s'il était encore nécessaire – qu'il n'est rien de ce que l'humanité puisse imaginer de plus étrange ou grandiose, qui n'existe d'une façon ou d'une autre.

Par-delà le nord, la glace, la mort – notre vie, notre bonheur... À la différence des hautes cultures du Mexique, d'Amérique centrale et des Andes, les sociétés indiennes ont pour point commun l'absence d'écriture, ainsi que ce qu'on appelle couramment une économie de subsistance : elles nourrissent leurs membres, mais ne conservent aucun surplus. Elles sont toutes dirigées par des chefs qui, dans l'acception courante du terme, sont sans *pouvoir*. C'est-à-dire que leur autorité politique s'exprime sans coercition ni violence, et ne répond pas au schème *commandement-obéissance* qui préside à la formation des États. À propos des Indiens Tupinamba, les premiers découvreurs européens du Brésil parlèrent de *Gens sans foi, sans loi, sans roi*. Le chef indien répond à trois impératifs : il modère le groupe, est généreux de ses biens, et parle beaucoup et facilement. Très souvent, le pouvoir est reparti en deux autorités : un chef qui dirige le groupe en temps de paix, l'autre en temps de guerre. En temps de paix, son rôle n'est pas – comme c'est la règle stratégique des chefs d'états – de diviser pour mieux régner, mais au contraire de consolider l'entente entre les membres de la tribu, et de réconcilier automatiquement les différends. Si le chef cesse de faire des cadeaux, son pouvoir est immédiate-

ment renié. Enfin, le chef ne doit cesser de parler, et parfois tous les soirs, reprendre un discours d'harmonie et d'honnêteté, que, le plus souvent, le groupe ne se sent pas même tenu d'écouter. La contrepartie de ces contraignants travaux modérateurs et oratoires et de cette pauvreté, est la polygamie qui, en Amérique du Sud, est le seul privilège des chefs. « Le chef, propriétaire des valeurs essentielles du groupe, est par là même responsable devant lui, et, par l'intermédiaire des femmes il est en quelque sorte le prisonnier du groupe. » (Pierre Clastres)

La chasse n'est pas nécessairement antérieure à l'agriculture, et l'économie de subsistance ne méconnaît pas non plus le stockage ou la thésaurisation, mais la refuse. Le génie des Guayaki les a poussé à abandonner la culture du maïs à la fin du seizième siècle pour se consacrer exclusivement à la chasse et la cueillette. Ce qui représente moins de trois heures de travail par jour. Les chasseurs-cueilleurs ne souffrent pas à travailler. Pierre Clastres, le précieux conteur de leurs derniers temps, a raison de le souligner : cette vie est l'expression d'une béatitude générale, que ponctuent encore les marquages des rites d'initiation qui leur apprennent le stoïcisme, le soin du corps, l'éléance, le sourire et la force devant la mort.

Si Baudelaire voyait dans les primitifs les plus évidents prédécesseurs des dandys, Heidegger comparait les penseurs du « temps de détresse » aux Indiens d'Amérique : « La pensée authentique, celle qui annonce la révélation originelle de l'être, ne vit plus que dans des "réserves" (Peut-être parce que de par sa provenance elle est aussi ancienne qu'à leur manière les Indiens). Face à la pensée calculante qui agit à partir de son utilité et de ses succès, qui envoûte l'esprit du temps et se voit ainsi renforcée dans sa "vérité", la pensée méditante ne peut plus émerger de façon immédiate. Elle a d'autant plus obstinément besoin que, ça et là, discrètement, quelques petits coins

soient encore préservés, même si la majorité des choses se trouve assujettie aux circuits étroitement tracés de la représentation technique, et de ce fait écrasée. »

En quatre siècles, la population indienne passa de 850 000 à 50 000 individus. Les Indiens étaient trop beaux pour ne pas faire envie, trop intelligents pour ne pas susciter de tristesse dans le cœur cauteleux, mesquin et lâche, de leurs envahisseurs. Les Pères Fondateurs de l'Amérique étaient bien de leur Occident : que pouvaient-ils faire d'autre, devant l'expression même de la grâce, que la détruire consciemment et intégralement ? Ce que nous possédions de plus que les primitifs, c'était simplement la duplicité : faudra-t-il se réjouir de la leur avoir transmise ? Jusqu'à nos jours, la politique extérieure américaine, légitime héritière des fantasmes universalisants de l'esprit colonialiste européen, n'a jamais eu qu'un seul objectif : empêcher systématiquement et *quel que soit le prix à payer* toute organisation non seulement antagoniste, mais surtout susceptible de se passer d'elle. Le concept devenu courant de guerre préventive ne présente nul autre objectif : empêcher sciemment toute proposition nouvelle d'émerger, faire que le monde reste éternellement le même, encourager la préservation de l'ignorance et de la laideur, quitte à dépêcher pour ce faire n'importe quelle menace terroriste, qu'elle soit réelle ou, à l'instar des images d'hommes volatils présentées au président Schreber, *bâclée à la 6-4-2*. La morale occidentale est comparable à celle du personnage de *Portraits de maîtresse*, le petit poème en prose de Baudelaire, qui assassine sa magnifique conquête, « une personne incapable de commettre une erreur de sentiment ou de calcul », d'une « douceur sans faiblesse » et d'une « énergie sans violence », et se justifie ainsi : « Que voulez-vous que je fisse d'elle, *puisqu'elle était parfaite* ? » Si Spinoza, le plus stratège des philosophes, portait sur lui une bague où il avait gravé le mot *Prudence* et ne quittait pas le manteau sur lequel subsis-

tait le trou laissé par le coup de couteau qu'un fanatique avait planté dans son dos, c'est pour ne jamais oublier le fait que les penseurs sont toujours en danger sur la Terre, et que l'éthique n'est jamais matière à plébiscite.

L'envie, écrit Spinoza, est la haine elle-même, une affection par laquelle la puissance d'agir d'un homme ou son effort est réduit. « Mais, ajoute-t-il, l'homme ne s'efforce vers une action et ne désire la faire que si elle peut suivre de sa nature telle qu'elle est donnée ; donc l'homme ne désirera pas qu'aucune puissance d'agir ou (ce qui revient au même) qu'aucune vertu soit affirmée de lui, si elle appartient en propre à la nature d'un autre et est étrangère à la sienne ; et ainsi son Désir ne peut être réduit, c'est-à-dire qu'il ne peut être contristé parce qu'il considère quelque vertu dans un être dissemblable, et conséquemment il ne peut lui porter envie. »

Les eskimos ont seuls la clé de cette parade sociale. Ils s'épanouissent dans l'unique souveraineté qui ne pourrait leur être ôtée : une joie si grise et si singulière qu'elle ne peut faire envie à personne, dont personne ne désire qu'elle soit *rattachée* à la sienne. Nous ne leur envions pas plus leur bonheur qu'aux arbres leur hauteur ou aux lions leur courage.

Les eskimos donnèrent aux blancs l'impression d'un peuple pauvre, humble et maladroit. L'habitude des vêtements lourds, des fourrures, du froid, avait fait leurs gestes incertains et étranges, et les rendait inaptés à la plupart des besognes confiées habituellement aux esclaves. Les eskimos étaient méprisés par les autres indiens, *même*, et eskimo n'est pas *même* leur nom. Eskimo veut dire étymologiquement *mangeur de viande crue* et familièrement *abruti* en dialecte cree et algonkin. Car, à la différence de tous les autres grands et magnifiques peuples primitifs, les eskimos n'avaient pas la pratique de la guerre pour conjurer la formation des appareils d'état : hormis la seule banquise, ils n'avaient *rien*. Ni déprimés par des priva-

tions trop sordides, ni inclinés à l'agitation par de trop ambitieux privilèges, les eskimos n'avaient dès lors pas de motifs de honte comme ils n'en avaient pas d'orgueil.

★

C'est un grand mystère de savoir pourquoi un groupe d'hommes et de femmes a décidé un jour de migrer dans les régions les plus hostiles de la Terre, a consciemment désiré pour lui-même le plus dur régime de vie, les conditions les plus difficiles, le grand froid et la grande nuit. À croire que le dieu Apollon lui-même avait guidé ces peuplades d'Asie pour éprouver, par-delà le nord, la glace et la mort, la véritable béatitude, *celle qui n'est pas le prix de la vertu mais la vertu elle-même*. Et c'est ainsi que la société eskimo est la seule société primitive qui aura survécu à l'extension occidentale capitaliste, ne posant l'universalité que dans l'interdiction la plus complète d'une pratique singulière, apportant avec elle la tristesse et la misère, les imposant pour asseoir la nécessité de son pouvoir, la préservation de ses intérêts s'exprimant dans le stress et dans la dépression. C'est même la seule société qui ait réussi à survivre à l'injustice, au crime et au chantage, sans être elle-même injuste.

Si les Indiens d'Amérique sont spontanément nietzschéens, et, détruits par l'alcool et retranchés dans des réserves, mélancoliquement heideggeriens, les eskimos sont le peuple spinoziste par excellence. Spinoza est le roi de Thulé.

Chapitre 2. REVENIR

« C'est fantastique d'être en vie, mesdames et messieurs. Et c'est le thème de notre programme ce soir. C'est fantastique d'être en vie, putain ! C'est le thème de notre spectacle ce soir, les enfants. Et je veux vous dire, s'il y a quelqu'un ici qui ne pense pas que c'est fantastique d'être en vie, putain, j'aimerais qu'il quitte la salle parce que ce spectacle va le démolir... »

Ces paroles sont celles que Frank Zappa adresse aux membres de son public pendant la chanson *Call any vegetable*, le 7 Août 1971, à Los Angeles. Quelques mois plus tard, le 10 décembre, les Mothers donnent un grand concert au Rainbow Theater de Londres. Lors du rappel, alors que le groupe entonne une reprise de *I want to hold your hand* des Beatles, un membre du public répondant au nom de Trevor Howell monte sur scène et pousse Zappa dans la fosse d'orchestre.

Tombé à plus de quatre mètres de haut, le *leader* des Mothers ressortira de la fosse la nuque presque brisée, la tête pliée sur son épaule, une entaille au menton, un trou à l'arrière de la tête, une côte fêlée, la jambe cassée, un bras paralysé. Son larynx s'était écrasé et la tessiture de sa voix sera plus grave pour le restant de ses jours. Après son hospitalisation, il restera un an en chaise roulante. L'elliptique Trevor Howell donnera deux raisons différentes à son geste. L'une d'entre elles est qu'il estimait n'en

avoir pas eu pour son argent. L'autre que Zappa faisait de l'œil à sa petite amie. Howell restera un an en prison pour « graves dommages corporels ». Zappa engagera un garde du corps.

Le geste de Trevor Howell restera longtemps inexpliqué. Car Frank Zappa ne prenait pas appui sur le modèle classique de la *star* castratrice ou identificatoire et ne pouvait rendre personne particulièrement envieux. Le seul qui aurait pu se vexer de son attitude, tous les esprits scientifiques en conviendront, c'est Dieu. À la fin de cette tournée, Zappa avait testé un nouvel *opus* blasphématoire, réitérant la Genèse de l'Univers à partir de son chanteur, le large et brun Mark Volman. Il publiera le début de l'enregistrement au Rainbow Theater, comme ouverture de sa grande tournée psychique, la collection rétrospective *You can't do that on stage anymore* en Mai 1988, soit plus de seize ans après son exécution :

— Il était une fois, c'était il y a bien longtemps, lorsque l'Univers ne consistait en rien de plus élaboré que Mark Volman essayant de convaincre chacun des membres de ce public (extrêmement à la page ce soir) qu'il n'était – ni plus ni moins – qu'un large sofa marron, suspendu au milieu du vide sidéral, une lumière tomba du ciel. Et c'était lui, mesdames et messieurs, le Seigneur, et il regarda le sofa, et il se dit à lui-même « C'est un sofa bien attirant. Ce sofa pourrait être vendeur [...] Ce dont ce sofa a besoin, dit le Grand D., c'est un sol pour le soutenir. » Et alors, dans le but de rendre ce projet de construction possible, il somma l'assistance d'un chœur d'ingénierie céleste et – à travers une jolie petite chanson en allemand, la langue de Dieu quand il est question d'affaires sérieuses – le Seigneur développa quelque chose comme ça :

*Gib zu mir etwas Fußbodenbelag
Unter diesen fetten, fließenden Sofa*

Eh bien évidemment, mesdames et messieurs, cela veut dire « Donnez-moi un sol quelconque pour soutenir ce gros sofa flottant. » Et pour sûr, des planchers en chêne apparurent à travers le vide aussi loin que la vision le permet, s'étendant de Belfast à Bognor Regis. Et le Seigneur posa son large cigare et délivra à son charmant sofa brun toute l'ampleur de son message, avec l'assistance d'une petite clarinette électrique, et il y alla de quelque chose comme :

*Je suis le ciel
Je suis l'eau
Je suis la saleté sous vos cylindres
Je suis vos cochonneries cachées
Et les pièces de monnaie perdues
Dans les coins
Je suis vos coins et recoins
Je suis les nuages
Je suis une broderie
Je suis l'auteur de tous les remplis
et des conduites damasquinées
Je suis la dinette de chrome
Je suis la dinette de chrome
Je suis les œufs de toute persuasion
Je suis tous les jours et toutes les nuits
Je suis tous les jours et toutes les nuits
Je suis là
Et tu es mon sofa
Je suis là
Et tu es mon sofa
Je suis là
Et tu es mon sofa*

Cette suite, titrée provisoirement *Divan*, ne sera jamais publiée en intégralité par Zappa, mais quelques-uns de ses éléments seront disséminés dans le reste de son œuvre. Et la chanson *Sofa* trouvera sa première assise officielle en trônant majestueusement, dédoublée aux extrémités de son album central, *One size fits all*, en 1975. Certains interprètes de Zappa, suffisamment superstitieux, attribuèrent la catastrophe qui signa la fin de cette tournée à ce large blasphème métaphysique. D'autres, encore plus farfelus, prétendirent que Zappa était mort dans la fosse d'orchestre londonienne et remplacé par un *duplicata* quasi-parfait, voix et pied boiteux excepté. Une chose est sûre, Zappa avait percé un des secrets de l'Univers : le fait que l'essence de celui-ci pouvait s'exprimer indifféremment dans n'importe lequel de ses objets, même le plus infime (saleté sous vos cylindres, remplis et conduites damasquinées), à partir du moment où on pouvait déceler le *tour* susceptible de le faire *revenir*, c'est-à-dire l'extraire du temps chronologique, irréversible, qui marque le cours de notre civilisation et nous masque le bonheur qu'il est légitime d'attendre du moindre instant. Le sens de la vie est dans les détails.

★

Dans chaque roman de Chrétien de Troyes, un chevalier de la Table Ronde prend la route, perd son chemin, bifurque, s'arrête, repart. Il est plongé dans une histoire, c'est-à-dire dans un temps irréversible, et, que celui-ci soit linéaire ou segmenté, il est soumis à la flèche du temps et au principe d'entropie. Parfois cependant, à la croisée d'un étrange détour, il est pris dans une boucle où des choses se répètent, où les temps magiques reviennent. C'est le cas d'Yvain dans *Le chevalier au lion*, dans l'épisode de la fontaine de Barenton. C'est le cas de Perceval dans *Le conte du Graal* quand il assiste à la cérémonie du Roi

Pêcheur, où le Graal passe subrepticement, soutenu par deux jeunes filles. Cette scène ne lui appartient pas en propre ; elle reviendra pour Gauvain ou Galaad. Un mythe n'appartient à personne. Cependant, si son retour fait sens dans sa vie, si sa reprise cyclique pulse le récit chronologique de son histoire, et s'il se l'approprie en prononçant la parole escomptée par l'événement, ce retour lui sera octroyé comme son sens ; et il deviendra un poète.

Tout mythe désire être désigné. Le poète est celui qui nomme ce qu'il a vu revenir, trouve l'image adéquate à son invocation, et que personne avant ne saisissait dans son invisible ressemblance. Le poète est celui qui opère cette opération mutante, plus monstrueuse que synthétique, entre différences qui font sens, et saisit les correspondances. Le poète est celui qui perçoit la nature revenante du devenir, et intercède aux retours des instants disruptifs et insurrectionnels qui réparent l'injustice constante de l'Histoire. Le poète est celui qui transforme notre vie en destin.

La seule tristesse, c'est d'être sans destin. Un destin est une vie aux couleurs du mythe : c'est-à-dire une vie où certaines choses sont suffisamment revenues pour nous appartenir de droit, pour qu'on se les approprie par retours successifs. Un destin est une vie où certains éléments se sont rassemblés pour donner corps à un événement et sont devenus une *constellation*. Ce sens n'est jamais intrinsèque mais concédé par un consensus sur la pertinence d'une signification, et cet accord est créé par cet événement jusqu'alors inapparent, que nous disons *infra-mince* parce qu'il se situe au seuil de la perceptibilité, et qui est enfin vu parce que quelqu'un l'a nommé comme tel, et pointé comme constellation. Le sens d'une vie n'est d'ailleurs jamais déterminé, spécifié autrement que par l'opération de rassemblement de différents éléments ressemblants, par les occurrences, enfin perçues, de certains retours.

Les romans qui suivent ceux de Chrétien de Troyes continuent cependant, malgré la flèche du temps, l'irréversibilité des récits qui commence alors avec l'écriture systématique, progressive, de l'Histoire, se dégageant peu ou prou du mythe, à faire se croiser les temps magiques et le récit chronologique. Les grands romans sont remplis de ces incursions étranges du sens par trouées réversibles. Ils y forment la matrice d'une vie devenue destin. Un élément mythique dans un récit chronologique déborde généralement du roman pour s'inscrire dans la vie ; et c'est de cette incarnation par insistance que l'on peut estimer si, oui ou non, on est en présence d'un récit d'importance.

Seul ce qui déborde est bon. À force d'insistance, un événement que l'on fait revenir, qui macère dans l'incantation fictionnelle, finira par réellement nous advenir. Tout ce qui est écrit arrive. Il suffit de le faire tourner assez pour déterminer avec précision sa tournure et l'incarner. C'est à ça que sert le *style* : opération magique par excellence, tour mystérieux qui provient de la Terre, d'où naissent les différences qui se ressemblent, pour venir au monde, par maints détours qui sont autant de retours.

Les anciens n'ont pas opéré autrement avec leurs dieux. Mais, de même que tout événement advenant mord sur le précédent, que tout mythe se constitue également à partir d'un mythe alors en désagrégation, que les mots ne naissent pas de nulle part mais que les langages s'opèrent par métissage, chaque dieu nouveau destitue le précédent d'une quantité de puissance en le privant d'une part de son tour. Les monothéismes ou les idéologies sont des *trusts* à l'usage d'un seul dieu, dont la puissance qui lui est concédée dévaste un nombre incalculable d'autres puissances existantes, qui s'octroie sans compter toutes les dates clés du calendrier. C'est ainsi que les choses prennent vite une assez mauvaise tournure. Car le dieu unique veut tout le temps *revenir*.

Mais cela est encore insuffisant tant que nous n'avons pas discriminé la qualité de ces *tours*. Ce serait trop simple si,

comme le nain de Zarathoustra, on se contentait de dire que *le Temps est courbe*. On n'aurait toujours pas compris de quoi il s'agit véritablement lorsque l'on parle de *revenir*, c'est à dire du *tour* opéré sur la surface transparente des choses qui donne corps, lors de la désignation d'une synthèse infra-mince, aux événements.

Seul ce qui devient revient et c'est sous le portail de l'Instant que Zarathoustra harangue son nain et tente de lui faire *incorporer* le sens de l'éternel retour. Il ne s'agit pas de tourner en rond, il n'y a pas *éternel retour du même*. Rien ne se répète jamais à l'identique. L'identité des retours est l'opération de synthèse opérée par notre conscience sur des cas ressemblants. La croyance en l'identité des phénomènes ressemblants est cette poussière octroyée à l'événement, cette désagrégation des mythes à l'œuvre dans toute l'histoire de notre civilisation. À chaque retour, l'événement revenant se tient à distance comparée de la tragédie et de la farce. À mesure qu'il *devient* en revenant, c'est-à-dire qu'il accumule de la puissance, l'événement se rapproche de la tragédie. Mais, dès qu'il *tourne en rond*, c'est-à-dire qu'il se contente de se *répéter*, il se rapproche davantage de la farce. Et le sens de la vie est perdu.

★

« Les calomnies, écrit Nietzsche, sont des maladies des autres qui éclatent sur ton propre corps ; elles démontrent que la société est un seul organisme (moral), de sorte que tu peux entreprendre *sur toi* la cure qui profitera *aux autres*. » L'entreprise de Zappa, et quel que soit le tour qu'elle prenne, ou les tournures qu'elle rencontre et traverse, de la contre-amitié aux mutations unies, de la musique de fore à l'éthique du monstre, de la *xénochronie* à l'apostrophe ('), aura toujours été une cure sur lui-même qui puisse profiter aux autres.

C'est à cette cure qu'est consacré l'ensemble de ce livre. Cure que, pour ne pas confondre Zappa avec une quelconque blouse blanche, nous nommerons *économie eskimo*.

La vie de ce dernier n'est sinon pas très édifiante. Il est né le 21 décembre 1940 à Baltimore (Maryland), américain de deuxième génération de parents métissés (arabo-sicilien pour son père, italo-française pour sa mère). Il est tombé amoureux, s'est marié avec la femme qu'il aimait, Gail Sloatman, en 1967, et a eu quatre enfants. Il a passé la majeure partie de son temps à faire de la musique. Il ne se droguait pas, sortait peu, n'aimait pas l'alcool, fumait des cigarettes Winston et buvait énormément de café. Même ses propres enfants avouent n'être pas sûrs de l'avoir vraiment connu.

Il est mort le 4 décembre 1993 d'un cancer de la prostate, soit quatre-vingt-dix ans après la publication des *Mémoires d'un névropathe* du Président Schreber.

Chapitre 3. LE RÊVE DE ZAPPA